

Café de la paix, 7 rue Très Cloîtres

mardi 22 janvier 2013 18-20h

L'imaginaire de la paix

L'homme se motive par ses émotions¹. Chaque époque possède un imaginaire émotionnel de la paix. Quel sens donner au nôtre ? Au 18e siècle s'est développée une vision cosmopolitique universelle de la paix illustrée par *le projet de paix perpétuelle* de Kant. Qu'en reste-t-il aujourd'hui ?

L'imaginaire social² est cette compréhension commune qui rend possible des pratiques communes, et un sentiment de légitimité largement partagée³



a) **Imaginaire au XIVème** : Lorenzetti Ambrogio, *Allégorie du Bon gouvernement* (1337-40)
Palazzo Pubblico, Sienne

¹ Cf Damasio, *L'erreur de Descartes* : Un homme dont l'aire émotionnelle du cerveau est détruite est incapable de prendre des décisions sensées. Voir aussi Hume « *Il n'est pas contraire à la raison de préférer la destruction du monde entier à l'égratignure de mon doigt* »

² L'imaginaire actuel n'est plus la quête aristocratique de l'honneur militaire qui a dominé jusqu'à la guerre de 14 au « *Il est doux et glorieux de mourir pour la patrie* » répond : « *ils sont morts par myriades Et parmi les meilleurs Pour une vieille putasse finie Une civilisation pourrie* Ezra Pound

³ C Taylor, *L'âge séculier* p311

Cet ensemble symbolique commence par la figure de la Sagesse qui tient en main le livre biblique du même nom. De là descend une corde qui est passée à la Justice. Les plateaux de la balance représentent, d'une part la fonction de distribution de la Justice qui donne à chacun suivant ses propres talents (pour certains c'est un coffre-fort-pour d'autres, le bâton de commandement). D'autre part ces plateaux attribuent à chacun suivant ses mérites (on couronne le juste et on décapite le réprouvé). Ensuite la corde passe dans les mains de la Concorde avec un rabot sur ses genoux pour aplanir les disputes et les controverses. Puis la même corde arrive aux mains de vingt-quatre citoyens habillés et coiffés suivant la mode de l'époque. Ceux-ci symbolisent l'ancien gouvernement de Sienna que l'on appelait le Gouvernement des Vingt-Quatre. Enfin cette corde finit dans les mains d'un vieillard imposant, vêtu de blanc et noir, c'est-à-dire aux couleurs de la ville. Il représente la Commune, donc aussi le Bien Commun. L'autorité et la légitimation de sa régence sont exprimées par les conseillères. Celles-ci se tiennent à ses côtés pour le guider. Il s'agit des Vertus Théologiques (à partir de la gauche. la Foi, la Charité et l'Espérance) qui planent au-dessus de lui et des quatre Vertus Cardinales (la Force, la Prudence, la Tempérance et la Justice) qui sont assises à côté de lui avec la Magnanimité et la Paix. En bas à droite, des hommes d'armes veillent à la sécurité des citoyens et un groupe de prisonniers liés montre ouvertement ce qui arrive aux rebelles et aux hors-la-loi. Deux nobles avec de longs cheveux offrent à genoux leurs châteaux à la Commune, renonçant de la sorte librement à leur souveraineté en faveur de l'état siennois.

b) Imaginaire au XVIIIème : concours du meilleur discours pour la paix

L E S
AVANTAGES
DE LA PAIX.

A Travers les cris de l'ambition & de la fureur, j'entends une voix qui s'élève en faveur de l'humanité; un ami des hommes voudroit enfin leur persuader qu'ils sont frères; il appelle la Paix, la Paix, mère des vertus & du bonheur; il réclame les secours de l'éloquence, il excite la voix des Orateurs par l'appas de la gloire Ah! la véritable éloquence est celle du zèle qui l'anime, la vraie gloire est d'aimer ses semblables. Il se cache, ce bienfaiteur modeste des mortels, cet homme que les hommes auroient besoin de connoître, il se cache! & les destructeurs du monde étalent par tout l'orgueil de leurs indignes triomphes!

A iij

1767, Gabriel Gaillard : Discours qui a remporté le second prix au jugement de l'Académie Française

I - L'imaginaire bloqué de la paix dans le conflit israélo-palestinien

a) « Le conflit israélo-palestinien pourrait donc être défini aujourd'hui à partir de la formule que Raymond Aron avait créée au début des années 1950 pour qualifier la guerre froide : « Paix impossible, guerre improbable. » Le gouffre qui sépare les deux peuples serait-il devenu tel que la paix n'est plus possible ? Palestiniens et Israéliens souffrent de deux complexes d'infériorité profonds. Les Palestiniens regardent Israël avec les yeux du Sud pauvre pour l'Occident riche. La mondialisation n'a fait que renforcer ce sentiment d'humiliation et d'envie. Aujourd'hui, Israël est un des centres les plus prospères et les plus dynamiques de la nouvelle économie basée sur les nouvelles technologies. Le nombre d'Israéliens qui vivent de ces technologies nouvelles est proportionnellement le plus élevé du monde, devant les États-Unis. Cette réussite empoisonnée leur a permis d'ignorer leur environnement régional pour traiter directement avec les pays les plus développés de la planète ; au lieu de devenir un pont régional, Israël a tendance à devenir un ghetto global. Les Israéliens, de leur côté, en dépit de leur monopole régional (provisoire ?) de l'arme nucléaire, de leur supériorité militaire incontestable et du soutien sans faille de l'hyperpuissance américaine sont collectivement pris par un sentiment de fragilité existentielle. Ils se sentent revenus plus de 50 ans en arrière. Leur droit à l'existence en tant qu'État souverain et légitime leur semble toujours contesté, en dépit des traités de paix séparés avec l'Égypte et la Jordanie. Ils ressentent douloureusement leur infériorité démographique. Ils ne traitent pas avec quelques millions de Palestiniens mais avec plus de 100 millions d'Arabes, sinon plus d'un milliard de Musulmans. Cette inquiétude psychologique que le monde arabe ne cherche pas à dissiper se double d'une crainte existentielle indissociable de l'histoire juive ancienne et contemporaine, culminant bien évidemment avec la Shoah. Une souffrance qui les pousserait à ignorer celle de l'Autre proche, le Palestinien. » Rémy Leveau, Dominique Moïsi, « Les violences de la paix », in *Politique étrangère* N°1 -2001 - 66e année pp. 5-12.

b) L'explication par le modèle de Galtung⁴

« Les conflits d'intérêts sont au centre de la théorie galtungienne de l'impérialisme [...] Ceux-ci sont définis par une situation où les parties poursuivent des buts incompatibles. Mais ces buts eux-mêmes sont définis par l'observateur extérieur comme étant les véritables intérêts des parties, en laissant totalement de côté ce que les intéressés disent explicitement eux-mêmes être les valeurs qu'ils poursuivent ». Que sont alors ces vrais intérêts, et en quoi consiste leur incompatibilité ? Ici le paragraphe entier mérite d'être cité : « Appelons ce véritable intérêt CV, condition de vie. Il peut peut-être être mesuré à l'aide d'indicateurs comme le revenu, le niveau de vie au sens matérialiste habituel -mais des notions de *qualité de vie* devraient certainement aussi être incluses, sans parler de notions *d'autonomie*. Mais le contenu précis de CV est moins important pour nous que la définition du conflit d'intérêt : il y a *conflit*, disharmonie d'intérêts, si les deux parties sont couplées de telle manière que l'écart CV entre eux augmente. Il n'y a pas conflit ou il y a harmonie d'intérêts si les deux parties sont couplées de telle manière que l'écart CV entre eux diminue jusqu'à zéro »⁵. Hassner Pierre : « On ne badine pas avec la paix » in *Revue française de science politique*, 23e année, n°6, 1973. pp. 1268-130

⁴ Galtung (j.), « A structural theory of imperialism », *Journal of Peace Research* 2

⁵ « L'intérêt réel mesurable par l'observateur extérieur, à l'exclusion des préférences conscientes des intéressés, n'existe pas au delà de la survie (qui elle-même peut être mise en question par les individus désireux de ne pas propter vitam, vita perdere causas, et peut se prêter à des définitions contradictoires au niveau des collectivités). La durée de la vie ou la richesse (individuelle, totale ou moyenne) peuvent à la rigueur être mesurées, mais dès que l'on introduit des facteurs qualitatifs (qualité de la vie, autonomie) il saute aux yeux qu'on ne peut faire abstraction des valeurs ou des préférences conscientes, qu'elles peuvent être contradictoires entre elles ou que différents individus et différentes collectivités peuvent avoir différents ordres d'urgence ou de priorité. Surtout, il peut y avoir incompatibilité entre individus, groupes et nations, pour certains intérêts, et compatibilité pour d'autres. » Hassner

II - L'illusion du présent immédiat comme obstacle à la durée du bien vivre ensemble

a) la leçon chinoise : être attentif aux dynamismes de la confiance produite par le temps passé en commun

« Cela veut-il dire que le temps partagé, vécu ensemble, est considéré comme essentiel ? »

La fréquentation, la familiarité, l'épaisseur du temps passé ensemble sont effectivement des données fondamentales de l'anthropologie chinoise. Le temps génère de la fiabilité, il permet d'avoir confiance, de savoir peu à peu à qui on a affaire. Cette confiance ne peut, en effet, s'obtenir d'un coup ; elle procède du déroulement de cette relation dans la durée. C'est d'ailleurs là une source de malentendus pour les entrepreneurs européens qui abordent le marché chinois avec l'idée que la « sincérité » et la « transparence » peuvent suffire à persuader leurs interlocuteurs. Car il ne s'agit justement pas, pour les Chinois, de prendre une décision à la seule vue d'un projet. Pour faire confiance, il y faut un processus générant celle-ci. On aime, en Chine, à se dire « vieux amis » : « vieux » signifie que la confiance qu'on a l'un dans l'autre résulte du temps qu'on a passé ensemble, de la fréquentation mutuelle au fil des jours, dans la durée ; sinon cette confiance serait arbitraire. Dès lors, on n'a même plus à vouloir se persuader : chacun sait que l'autre est fiable, sans avoir à le dire, il n'y a pas à s'en convaincre, car cela est acquis par le cours même du temps.

Cette confiance qui naît du « vivre ensemble » dans le temps est-elle assimilable à ce que vous appelez les « transformations silencieuses » ?

Oui, « silence » s'entend ici en ces deux sens : ces transformations silencieuses sont des processus qui cheminent sans bruit, évoluent discrètement, par petites touches, à notre insu, et donc aussi des processus dont on ne parle pas, parce qu'on ne les discerne pas, qui restent plongés dans le silence. » François Jullien *Le Monde*, 29 novembre 2012

b) La tyrannie de l'instant attachée à la liberté individualiste détruit le sens de l'avenir du vivre ensemble

« Comment expliquez-vous que s'estompent les préoccupations relatives au long terme ? Pourquoi ne sommes-nous plus vraiment en mesure de nous représenter clairement un avenir ? »

Pour moi, cette situation résulte de choix philosophiques profonds effectués par l'humanité. Parmi toutes les valeurs humaines possibles - la sérénité, l'égalité, la fraternité, l'entraide, la sécurité et bien d'autres -, l'Histoire a choisi de privilégier la poursuite d'une seule valeur, au détriment des autres : la liberté individuelle. C'est sur elle que tout repose, qu'il s'agisse des droits de l'homme, de l'économie de marché, de la démocratie. Or le propre de la liberté des individus, c'est justement de leur permettre de changer d'avis, de modifier leurs jugements, de remettre en cause leurs contrats avec leurs partenaires de travail ou de famille. La poursuite de la liberté individuelle implique même, si on y réfléchit, de faire l'apologie de la déloyauté. C'est ce qui explique en particulier qu'on se préoccupe peu du long terme, parce qu'on pense n'avoir aucune raison d'être loyal à l'égard des générations suivantes.

Pourtant, au siècle des Lumières, et encore au XIXe siècle, la construction de l'avenir et les libertés individuelles ne semblaient pas incompatibles. Que s'est-il donc passé depuis ?

L'accélération des techniques a favorisé la tyrannie du neuf. Les dirigeants d'entreprise sont jugés sur le cours de Bourse du lendemain, les hommes politiques sur le sondage de la semaine prochaine. Ils refusent donc d'être provisoirement impopulaires, et de faire en sorte que leur action soit utile aux générations suivantes. Nous devons combattre cette tyrannie de l'instant, en inventant de nouvelles manières de vivre ensemble, en donnant un droit de regard sur notre action aux générations à venir. La crise nous porte au « chacun pour soi », ce qui nous empêche de voir qu'on s'en sort mieux si on pense à l'avenir que si on pense à l'instant. » Jacques Attali, *Le Monde* 29 novembre 2012

III - l'imaginaire de l'apaisement

a) déjouer le feu de la pulsion de mort dans des espaces transitionnels

« Et si la paix n'existait que comme objet de croyance, de foi et d'amour. Autrement dit, si la paix n'existait que comme un discours imaginaire ? Ce qui voudrait dire qu'elle possède une certaine réalité, et même une réalité certaine. Il suffit de lire un roman, de regarder un film, d'écouter un disque ou de participer à un rite religieux pour que cette réalité imaginaire s'empare de nous, ne serait-ce que comme projet ou promesse - « Que la paix soit avec vous et avec votre esprit ». « Amen ». « Nous nous quittâmes en paix sous la loi du silence » L'apaisement est un processus imaginaire il conduit les passions destructrices à s'exprimer dans des mots, des sons et des couleurs ; les mises en scènes symboliques remplaçant alors les combats et les guerres quotidiennes, pour constituer une néo-réalité qui est un idéal, souvent même une idylle, toujours une sublimation de la violence que nous recevons comme une beauté, un fragment de sérénité ou de paix.

Le processus analytique est lui aussi, à sa façon, une manière de « faire la paix » mais il bouleverse cette logique d'élaboration-sublimation de l'agressivité que les religions avant nous ont frayée, par la frayeur précisément, en jouant de la terreur tout en promettant la purification. Au commencement est la haine, dit Freud en substance, en contrepoint au constat, combien plus rassurant, selon lequel « Au commencement était le Verbe ». Cependant, quoiqu'elle paraisse plus pessimiste, l'affirmation de Freud ne l'est pas tout à fait, car en même temps qu'il reconnaît sa place à la « pulsion de mort » qui exalte les kamikazes de tous les temps, le fondateur de la psychanalyse n'en propose pas moins un apaisement imaginaire possible, défini par lui comme une analyse, certes « interminable », mais qui donne une chance de dissoudre obstinément, continûment l'emprise mortelle ; ainsi l'analysant *peut faire la paix* en soi-même et avec les autres, indéfiniment ! Comment parvient-on à ce miracle ? L'invention de l'inconscient fut le premier pas vers la création de cette « chimère », on l'a dit, qu'est la *séance analytique* : lieu imaginaire, Symbolique et, s'il réussit, réel où l'analyste et l'analysant régressent jusqu'à leurs pulsions les plus inavouables, pour parvenir, à partir de ces états de dépersonnalisation réciproques à dégager des parcours nouveaux. Les meurtres, les culpabilités et les vengeances se transformant ainsi en renaissances psychiques, en vies nouvelles.

Que ce soit en religion, en art ou en psychanalyse, ces alchimies de l'apaisement ne sont pas sans comporter des risques majeurs et elles ne parviennent à déjouer le feu de la pulsion de mort avec lequel elles jouent qu'en créant des artifices : on ne fait la paix qu'en se retranchant de la réalité sociale et historique, qu'en protégeant le processus imaginaire dans l'enclos du « sacré », de l'« esthétique » ou de la « séance thérapeutique » elle-même. Nous ne connaissons que trop les débordements fréquents de ces « espaces délimités » qui, non contents d'attiser les conflits fratricides à l'intérieur de leurs propres champs, déclenchent dans le monde « profane » lui-même des guerres en tous genres, à moins qu'ils ne s'en fassent les complices. » Julia Kristeva, recueil *Imaginer la paix* Grasset, 2003

b) le pont du compromis, nécessaire au vivre ensemble des sociétés plurielles, s'édifie sur l'imaginaire de l'altérité.

« **Paul Ricœur** : Le problème que vous soulevez est celui de la paix civique. Comment empêcher que les différends, les litiges, les conflits ne dégénèrent en violence ? En ce sens, le compromis est une barrière entre l'accord et la violence. C'est en absence d'accord que nous faisons des compromis pour le bien de la paix civique. Nous pourrions même dire que le compromis est notre seule réplique à la violence dans l'absence d'un ordre reconnu par tous, et en sorte unique dans ses références. Comme nous n'avons que des références fragmentaires. C'est entre ces références-ci que nous sommes obligés de faire des compromis.⁶ [...] »

⁶ Comme toute personne appartient à plusieurs ordres de grandeur, c'est en les prenant tous en compte qu'un compromis peut être trouvé. Nous sommes tous mesurés à des aulnes différentes nous sommes des

ANV : *Mais ne faut-il pas toujours chez les parties adverses le désir et la volonté de parvenir à un compromis, pour qu'il advienne le terme d'un Conflit ?*

Paul Ricœur : L'intransigeance rend malheureusement impossible toute recherche de compromis. L'intransigeance est incompatible avec la recherche de nouveaux systèmes de références. Le compromis exige la négociation.

ANV : *Il semblerait qu'au cours de l'histoire, les sociétés n'ont pas su donner beaucoup de place au compromis pour résoudre les problèmes de violence, ne voyant le plus souvent que l'ordre policier et l'ordre militaire pour tenter de susciter la paix*

Paul Ricœur : La première carence est partout la carence de l'imagination. Nous avons toujours du mal à admettre que d'autres personnes puissent vivre avec d'autres références que les nôtres ou que nous puissions avoir un autre rôle que celui que nous tenons. » *Alternatives non violentes* n° 80 octobre 1991 propos de P. Ricœur recueillis par J.- Marie Muller, François Vaillant.

IV - le projet de paix universelle aujourd'hui.

a) L'optatif de la tranquillité comme projet de paix positive

La détérioration de la guerre

« Nous avons connu un modèle, sinon raisonnable, du moins intelligible, de la guerre que Carl von Clausewitz (1780-1831) a érigé, dans « De la guerre » en objet scientifique, avant que Gaston Bouthoul (1896-1980) ne crée le concept de polémologie, lequel restera sans parallèle du côté d'une éventuelle "logique de la paix". Il est bon d'en rappeler quelques formules pour mieux comprendre ce que j'appelle la détérioration de la guerre : "La guerre est un duel entre États, duel qui a un commencement (codifié en déclaration de guerre) et une fin (signifiée par la victoire, la défaite ou la trêve)." "La guerre est une lutte visant à éliminer les forces armées et les forces morales de l'ennemi", et "la stratégie a pour but d'aboutir à cette destruction" ; ajoutons : "Les erreurs dues à la bonté des âmes sont la pire des choses", car le cours de la guerre est "la montée aux extrêmes". Mais la guerre s'est franchement "détériorée" dans sa conduite même : mobilisation générale abolissant la frontière entre populations civiles et forces armées ; exterminations de masse menées par des régimes totalitaires ; anéantissement non seulement des forces armées mais des États, mis dans la situation de capitulation sans condition et laissant les vainqueurs sans vis-à-vis responsables. »

Imaginer un état contraire à celui de la peur de la mort violente

« La paralysie et, souvent, l'inefficacité des institutions censées assurer la sécurité à l'échelle mondiale alimentent la déception, qui double le sentiment diffus d'insécurité que le 11 septembre 2001 a démultiplié. Comme un auteur compétent l'écrit, nous sommes en train de régresser de la vision d'"amélioration" de nos sociétés citoyennes rêvées par John Locke (1632-1704), Wilhelm Gottfried Leibniz (1646-1716), Kant, à la vision "pessimiste" de Thomas Hobbes (1588-1679), pour qui seule la peur de la mort violente peut engendrer des mesures de survie. C'est précisément dans cette situation, dominée par l'instinct sécuritaire à l'échelle des peuples et des individus, et à la faveur des déceptions qui accompagnent les mesures internationales de "maintien de la paix", faute de pouvoir l'instaurer, qu'il nous faut imaginer la paix. L'imaginer, c'est-à-dire non la rêver ou

citoyens, des consommateurs des travailleurs, des amateurs d'art... Le compromis est ce qui empêche la société de tomber en morceaux. Le conflit majeur résulte, selon moi, de ce que tout actuellement appartient à l'ordre marchand. Est-ce que tout peut être acheté ? Il y a des biens qui ne sont pas des marchandises comme la santé, l'éducation, la citoyenneté... Le compromis s'inscrit entre les exigences rivales venant de ces ordres différents. Ricœur

l'halluciner, mais la concevoir, la vouloir et l'espérer. Car la paix, ultimement, est plus que l'absence de la guerre, ou la suspension de la guerre, c'est un bien positif, un état de bonheur, consistant dans l'absence de crainte, la tranquillité, dans l'acceptation des différences.

L'état de paix est à imaginer comme l'exact contraire de la peur de la mort violente, qui suscite toutes les formes d'attaque anticipée. Cet état de vie, qu'Augustin (354-430) définissait par la "tranquillité de l'ordre", reste l'imaginaire qui hante l'état de guerre lui-même, comme l'accorde Hobbes au début du Léviathan. S'il fallait désigner une forme verbale qui distingue l'imagination de la paix du rêve, je la nommerais l'optatif de la tranquillité, dans l'acceptation calme des différences à l'échelle de la planète Terre. »

Le monde | 23 <http://www.hprevot.fr/Forum-Confiance/notes-de-lecture/P.Ricoeur.html> 3 sur 4
14/11/2012 12:08

b) le besoin urgent d'un imaginaire développant l'amour de la vie

« Si l'espèce toute entière doit obtenir l'exercice des droits pour tous et partout dans les limites de notre condition terrestre, si nous sommes contraints « naturellement » à la paix, du fait de la rotondité limitée de notre terre, c'est que cette « contrainte naturelle », selon Kant, se fonde implicitement sur deux supports implicites d'abord l'universalité, tous les hommes sont égaux et il faut les sauver tous, ensuite le principe de protection de la vie humaine étayé sur l'amour de la vie de chacun. Les détracteurs modernes de ce qu'ils appellent le « droit-de-l'homme » ont tort de penser que le fondement de la paix imaginaire que sont les droits de l'homme révèle sa fragilité du simple fait que l'universalisme a échoué à gérer la justice sociale : et il est vrai que tous les hommes ne sont pas « frères égaux et universels » si l'exclusion économique, raciale, religieuse peut les mettre au ban de la société, ou si elle les prive même de l'espérer. Mais c'est le deuxième support de l'imaginaire de la paix qui me paraît le plus gravement en souffrance aujourd'hui : l'amour de la vie nous échappe, il n'a même plus de discours.

Je dis donc que la paix est en crise à Gaza, à Jérusalem, à Paris, à New York, différemment et conjointement parce que *le discours sur la vie nous fait défaut au début de ce troisième millénaire.*

Et pourtant, qui ne se sent profondément attaché à une seule de ces fameuses « valeurs », même en crise : à savoir à la vie ? Mais c'est à peine si nous savons ce que nous mettons sous ce mot, hormis peut-être le *besoin de* la faire durer avec le moins de souffrance possible. Et encore, les pulsions suicidaires ou sadomasochiques ne manquent pas dans certaines exaltations de « la vie ». Bien plus que dans le « *clash* des civilisations », le déficit de la civilisation moderne réside dans notre absence de réponse : qu'est-ce qu'une vie ? Que veut dire « aimer la vie » ? »

Julia Kristeva, recueil *Imaginer la paix* Grasset 2003